

« L'arrêt de la reproduction des éléments non valables est aussi important, pour l'élevage humain futur, que la reproduction des éléments humains valables. »

Krupp Schallmayer, médecin bavarois, théoricien de l'eugénisme.

« Chaque Germain que nous amenons en Allemagne et dont nous faisons un Germain de conscience allemande est un combattant de plus pour nous et un de moins pour l'autre côté. »

Discours de Heinrich Himmler le 8 novembre 1938.

► SUITE DE LA PAGE 23

ge idéal pour les filles qui, séduites par un soldat de la SS ou par un de ses admirateurs belges, veulent fuir les foudres du curé, du paternel, des voisins. C'est « frau » Inge Vermietz, en charge des lebensborn à l'étranger, qui est chargée dès 1942 d'y créer la maternité des Ardennes (Heim Ardennen). Le centre ouvre ses portes en 1943 et très vite, une vingtaine de femmes y élisent domicile. « Lorsque les Allemands ont appris que j'avais travaillé au château avant la guerre, ils ont envoyé un membre de la garde wallonne me réquisitionner », se souvient Mariette Bodeux. Alors âgée de 23 ans, cette habitante de Soumagne fut affectée au service en salle : « Les cuisines étaient au sous-sol, les assiettes nous étaient envoyées par un monte-plats. Je traversais le réfectoire pour servir l'Obersturmführer et les jeunes mamans. (...) Je me rappelle qu'un jour, une des filles de la cuisine a mis quatre grenouilles vivantes dans le plat de l'officier. Lorsqu'il a voulu commencer à manger, elles ont sauté hors de son assiette. Furieux, il a demandé qui avait fait ça... Je crois que s'il l'avait su, il aurait envoyé la fille en Allemagne. » Mariette n'avait que peu d'occasions de parler aux pensionnaires. Elle se souvient néanmoins de Rita, cette Liégeoise de 17 ans tombée amoureuse d'un soldat allemand et qui, depuis lors, était hébergée au lebensborn avec son fils : « Elle travaillait parfois aux cuisines et je la croisais régulièrement dans le parc avec son enfant, Walter. Il avait perdu un œil en tombant de son lit. » Lorsque la maternité liégeoise fut évacuée en septembre 44, Walter fut, avec d'autres enfants, placé dans le convoi vers l'Allemagne que dirigeait Walter Lang : « Les Allemands sont partis sur le coup de midi, sans même manger, raconte encore Mariette. Rita ne voulait pas s'en aller. Elle serrait son fils contre elle, mais on est venu le lui prendre. Elle s'est jetée dans mes bras, hurlant qu'on lui volait son enfant. »

Dans le coin inférior droit de la vieille photo en noir et blanc, Mariette reconnaît aisément Walter. Avec d'autres enfants, celui-ci fut d'abord transféré dans le seul lebensborn français, à Lamorlaye, en région parisienne. Puis dans la maternité nazie de Schalkhausenn, en Allemagne, et le 3 avril 1945, il arriva à Steinhöring. Ce n'est qu'après un ultime détour par le lebensborn d'Indersdorf, au mois d'août 1945, qu'il est expatrié en France et confié aux bons soins de la DDASS. Walter habite aujourd'hui dans le joli village de Nançois-le-Grand, en Lorraine. « Je m'appelle Walter Beausert mais ce n'est vraisemblablement pas mon vrai nom, explique-t-il. Les enfants qui semblaient comprendre le français ont été dirigés vers le nord de la France. Comme je n'avais pas d'acte de naissance, un jugement du tribunal m'en a attribué un qui me faisait officiellement naître à Bar-le-Duc le 1<sup>er</sup> janvier 1944. »

Ballotté entre quelques familles d'accueil, hébergé ensuite à l'orphelinat Poincaré, dans le département de la Meuse, il entamera la veille de son mariage une quête qui dure aujourd'hui encore. « Quand je me suis marié, je suis allé voir mon tuteur légal, je voulais savoir d'où je venais. Il ne le savait pas ou n'a pas voulu me le dire. Je n'avais que cet extrait d'acte de naissance délivré par le tribunal et me donnant la nationalité française. (...) Je n'ai pas pu en savoir plus jusqu'à ce qu'une loi de 1986 autorise les anciens pupilles de l'Etat à consulter leur dossier. » Depuis, il est souvent revenu en région liégeoise. Il a placardé des avis de recherche autour de la maison communale, interrogé les plus vieux habitants de Soumagne, participé à des émissions de télévision dans l'espoir de retrouver ses parents. Il est persuadé d'être le fils de Rita : « Je l'ai rencontrée, insiste-t-il. C'était un moment très fort. Il s'est passé quelque chose, elle m'a montré des photos, elle m'a tenu par la main mais elle n'a pas voulu avouer que j'étais son fils. Elle est décédée en 1998. »

A quelques dizaines de kilomètres, dans une grande maison voisine de la place Stanislas de Nancy, vit aujourd'hui Gisèle Niango. Née le 11 octobre 1943 à Wégimont, elle fut, après un long parcours, confiée à une famille française du nord de la France. Plus de 65 ans ont donc passé pour cette gamine qui, sur le même cliché, est sagement assise aux pieds d'une infirmière : « Mon nom de jeune fille est Gizela Magula, précise-t-elle. Après Steinhöring, j'ai été transférée à Indersdorf où je suis restée jusqu'en juin 1946. A ce moment, j'ai été mise dans un convoi vers la France (alors que) je ne comprenais que l'allemand. Je suis finalement arrivée à Commercy avec d'autres enfants réfugiés et j'ai été adoptée par une très gentille famille. » Ces enfants dont personne ne voulait, dont on ne savait rien ou si peu, furent donc arbitrairement dispersés en France, en Allemagne, en Belgique. Nés d'une mère belge et d'un père collaborateur flamand, voire issu de la SS ou de la Légion Wallonie, ils ont en commun l'enfance cabossée. « L'instituteur me traitait de sale Boche, les gens du village racontaient que ma mère était allée avec des Allemands », se souvient Walter. « Lorsque j'étais petite, j'entendais qu'on traitait ma mère de prostituée », complète Gisèle. Souvent, ils partagent aussi ce désespoir d'avoir servi, malgré eux, les théories racistes des nazis. Si quelques-uns, en perpétuelle quête de leur passé et de leur identité, dénoncent ouvertement cet héritage, d'autres ont préféré l'enfouir et l'oublier. Certains l'ignorent encore même aujourd'hui. Retrouvés en Belgique, en Allemagne, en France et en Australie, une dizaine de ces enfants du lebensborn liégeois ont préféré laisser fermé l'album de famille. « C'est encore trop douloureux », résume l'un d'eux. ■

JOËL MATRICHE



Le fac-similé

Le reportage a été publié dans Le Soir du 26 décembre 2008. Notons encore qu'un autre de nos collègues, Philippe Berkenbaum, est nommé pour sa Chronique d'un chaos annoncé, consacrée au décret mixité.

TÉMOIGNAGES

« On leur promettait la lune »

« Mon père, aversois et licencié de l'école des officiers, était chauffeur de l'Oberbefehlshaber Flanderns à Bruxelles, raconte Werner Van Echelpoel. Il parlait couramment le français, l'allemand et le néerlandais. Ma mère, elle, était allemande. Lorsqu'ils ont voulu se marier, l'autorisation leur a été refusée car les Allemands ont découvert que ma mère avait de lointaines origines juives. Finalement, le dossier s'est arrangé fin 43. (...) Ils vivaient en Allemagne lorsque maman est tombée enceinte. Il était prévu qu'elle accouche à Wégimont mais à la fin du mois de septembre 44, comme la maternité liégeoise avait été évacuée, je suis né au lebensborn de Wiesbaden. » Après de grandes difficultés, Werner a pu obtenir un certificat de naissance. « Il ne faut pas oublier le contexte de l'époque. La plupart des volontaires étaient flamands. La Flandre a toujours voulu se donner une identité et l'Allemagne, à cette époque, leur promettait la lune. Beaucoup de Flamands sont partis sans savoir comment ni pourquoi. Ce qui n'était pas le cas de mon père qui, lui, avait une conscience politique. A la fin de la guerre, il a fait 18 mois de détention préventive mais il avait des amis qui ont arrangé le dossier et il n'a jamais été condamné. Ma maman, elle, a toujours marché avec lui. Jusqu'à sa mort, il y avait d'ailleurs un portrait de Rudolf Hess dans sa maison. (...) Ce sont mes parents. C'est grâce à eux que je suis là, mais je ne suis pas responsable de ce qu'ils ont fait ou pensé. »

« Une honte que nul ne peut comprendre »

Née Gizela Magula le 11 octobre 1943 à Wégimont, celle qui s'appelle aujourd'hui Gisèle Niango a ensuite transité par les lebensborn de Bad Polzin, de Wiesbaden, Ansbach puis Steinhöring le 3 avril 1945. C'est là qu'elle est retrouvée, en même temps que d'autres enfants, par les Américains puis transférée à Indersdorf où elle restera jusqu'à juin 1946. A ce moment, elle est mise dans un convoi vers la France car, erronément, on considère qu'elle parle français. Elle arrive avec les autres enfants à Commercy et est adoptée par la famille Marc. « Cette petite enfance, c'est une honte que nul ne peut comprendre, explique-t-elle. On sait qu'on n'est pas coupable mais on a honte d'avoir fait partie de ce programme de sélection raciale. Moi, ça m'a détruite intérieurement. Rien ne peut plus me toucher que ça. Il n'y a pas de plus grand déchirement. » Elle exprime aussi sa « colère » envers les historiens, coupables de ne « pas s'intéresser à ce programme nazi » et de « ne pas s'occuper de ces enfants qui ont erré toute leur vie, privés de tout repère ». D'innombrables recherches lui ont permis de retrouver trace de sa maman, une Hongroise réfugiée à Bruxelles au moment du pogrom et décédée - quelques semaines avant qu'elle ne la contacte - en janvier 2005 à Huy. Son père, soupçonne-t-elle, aurait été un Autrichien enrôlé dans l'armée allemande et caserné à Malines.

LES AUTRES LAURÉATS

**Serge Quoidbach**, de L'Echo, remporte le prix de la presse financière et économique pour son Voyage au cœur du subprime, reportage réalisé aux Etats-Unis en juillet, avant la débâcle financière des banques belges.

**Dominique Burge et Michel Mees**, de la RTBF, remportent le prix de la presse télévision pour leur reportage Comment traiter les délinquants sexuels ?, diffusé dans le cadre de l'émission « Questions à la Une » le 13 février 2008.

**Charlotte Legrand et David Golin**, de la RTBF, remportent le prix de la presse radio pour leur reportage Survol des zones humides, diffusé sur La Première le 11 octobre 2008.

**Filip Claus**, du Morgen, remporte le prix de la presse photo pour une série d'images de sans-papiers lors de leur grève de la faim dans les églises et de leurs occupations de grues.

« Un grand secret de famille »

Ingrid Van De Sande habite aujourd'hui en province du Luxembourg. Elle est née en février 1944 : « Ce fut longtemps un grand secret dans la famille. Après la naissance, ma mère m'a amenée en Allemagne. Nous sommes revenues en Belgique à la fin de la guerre, avec l'armée française (...). Plus tard, quand je posais une question à un membre de ma famille, c'était le black-out total. Je suis issue de la grande bourgeoisie flamande et mon grand-père a fait la guerre 14-18, alors vous imaginez... L'idée qu'une de leurs filles soit tombée enceinte d'un soldat allemand... Quand on me demandait à l'école qui était mon père et ce qu'il faisait, mes grands-parents me disaient de répondre qu'on l'avait perdu dans un déménagement. Un jour qu'on était en Allemagne, ma mère m'a dit qu'on venait de passer près de mon père. J'ai commencé à m'en douter. Et ce n'est que vers 15 ou 16 ans que j'ai appris que j'étais née à Wégimont. (...) Mon père a été condamné à mort par contumace. Je ne l'ai jamais connu. J'ai écrit à l'ambassade allemande pour avoir des détails et peut-être le retrouver, mais on ne m'a jamais répondu. »

lesoir.be

L'article nommé de Philippe Berkenbaum et les lauréats 2008 : Nicolas Crousse et « Nord-Sud ».

envols On peut perdre ses valises et pas ses illusions

Voyager, ça commence et ça finit généralement en faisant ou défaisant ses bagages. Parfois aussi, en constatant qu'ils sont perdus. Sur le site « isthysourluggage.com » (est-ce votre bagage ?), un inconnu confesse une étrange manie. Il achète des bagages « jamais retrouvés » vendus aux enchères par les aéroports ou les compagnies d'aviation. Il en expose le contenu sur son site (depuis quelques semaines, il y a les mêmes six valises, de tailles et de couleurs variées) en espérant retrouver ainsi les premiers propriétaires. Alignés, dessous, dessus, classiques, petits ou XXL semblent raconter une histoire, un peu de la vie de leur (ancien) propriétaire.

La mise en scène des photos et la composition léchée du site dégagent un petit quelque chose de touchant, voire de poétique. La démarche a un fond citoyen même si son auteur reste anonyme (on peut

juste lui envoyer un mail), ne précise pas où il a acheté les valises et confesse aussi que c'est pour lui un moyen d'assouvir une passion « voyeuse ». « Bizarre mais pas pire que collectionner les timbres même si ça prend plus de place... », précise-t-il.

En 2007, dernières statistiques connues, on a perdu 76.264 bagages à Brussels Airport (17 millions de voyageurs). Chez Aviapartner, une des deux sociétés qui gèrent les enregistrements et les bagages, on estime qu'on constate une « irrégularité » pour 0,5 % des bagages (retard sur le tapis roulant, retard de vol...). Et parmi ceux-ci, 99,99 % seraient remis dans les mains (ou à portée) de leurs propriétaires dans les 48 heures. Reste donc 0,01 % de ces 0,5 % (ça va les maths, ça suit ?) qui sont définitivement perdus. Inconsolables, abandonnés, seuls dans une grande pièce humide... Bruxelles s'inscrit dans la moyenne mondiale qui table sur un baga-

ge définitivement perdu sans collier sur un million environ.

En cause, chez Aviapartner toujours : d'abord un problème lors d'un transit entre deux vols (56 % des cas), puis l'erreur initiale à l'enregistrement à l'aéroport de départ (mauvaise destination...), avant les erreurs de chargement (4 %) et les erreurs de code magnétique (2 %).

Déclaré perdu, un bagage découvert à Zaventem est immédiatement inspecté (adresses et contact téléphonique visibles à l'extérieur) puis, éventuellement, forcé pour trouver ces renseignements à l'intérieur. D'où l'intérêt de placer, à l'intérieur, une carte de visite avec des possibilités de contact. Sinon, un système mondial (worldtracer.com) permet officiellement à chacun de suivre sa valise à l'aide du numéro d'enregistrement. Sinon, il reste à espérer que « isthysourluggage.com » poursuive son étrange collection. ■ ÉRIC RENETTE



LA VALISE ROUGE et son contenu bigarré. © ISTHYSOURLUGGAGE.COM

Le camping écolo-chic, c'est trendy, cette année

Crise oblige, camper sera très tendance cet été 2009. Le long de la Lesse ? Au bord des dunes du Coq ? A l'Eau d'Heure ? Déjà vu ! Convergences Tourisme et Place des Editeurs proposent autre chose dans leur dernier guide, en librairie depuis hier : le camping écolo-chic. Ou comment partir en pleine nature, dans des endroits insolites, en préservant son confort et respectant l'environnement, le tout sans faire exploser son budget. Des exemples ? Le guide (256 pages, 18 euros) propose de planter sa tente dans une ferme bio des Pyrénées, dans les vignobles de Bergerac, sur le sable blanc... Ou de louer une roulotte en bord de Loire, une tente du désert en Dordogne ou une cabane au milieu des arbres. Pour chaque adresse, on a toutes les infos pratiques. (D.H.)